



Matan Yair:

« Asher a la rage, c'est un sentiment très présent dans les écoles en Israël »

Présenté en 2017 à l'Acid, l'une des sélections parallèles au Festival de Cannes, ce premier long métrage de Matan Yair, professeur de littérature israélien, suit le parcours tortueux d'un adolescent s'appêtant à passer le bac, tiraillé entre les figures paternelles de son géniteur, entrepreneur en bâtiment, et de son professeur de littérature. **Entretien.**

HD. Dans « Scaffolding », le lycéen israélien Asher incarne son propre rôle. Quelle est la part de fiction et de réalité ?

MATAN YAIR. J'ai toujours voulu faire des films. Je cherchais constamment dans mon travail de professeur de littérature des sujets d'écriture. Quand Asher était mon élève, j'ai décelé de petites choses chez lui. Son vocabulaire était intéressant.

Sa grammaire était défaillante, mais elle rendait sa manière de construire des phrases spéciale et unique. Ses métaphores étaient imprévisibles. Un jour, je l'ai vu impliqué dans une bagarre. Deux autres gamins le retenaient très fortement. Il avait l'air enragé avec ce regard particulier, cette authenticité que je voulais dans mon film. Il avait cette fureur mais aussi la

capacité de se montrer naturellement plus délicat. Il avait ce charisme de star qui donne envie de le regarder, de l'entendre, de le voir bouger encore plus. J'étais aussi jaloux de lui. Comme professeur, il faut suivre des règles et ne pas se laisser submerger par ses émotions. Asher faisait ce qu'il voulait, pouvait exprimer ses sentiments. J'ai commencé à écrire l'histoire

autour de lui. Sa famille a réellement une petite entreprise d'échafaudages. Mais j'ai totalement inventé sa relation avec son père pour les besoins de la fiction. **HD.** Le titre, « Scaffolding », signifie « échafaudage ». Que raconte-t-il du déterminisme de classe ? **M. Y.** Je voulais un titre qui comprenne à la fois le monde plus spirituel et littéraire du professeur et le

travail de chantier harassant. J'aime ces deux facettes. Le film s'interroge : « Est-ce une bonne chose que ce gamin travaille sur des échafaudages ? Cela vaut-il la peine de lui donner un bagage littéraire, de lui faire découvrir Antigone et les classiques de la tragédie grecque ? Cela aura-il une importance dans sa vie ? » Dans mon activité de professeur, une voix intérieure me pose les mêmes questions. Je prends bien sûr parti puisque le personnage principal est influencé par la littérature. Elle lui donne la possibilité de défier son père et de lui poser les questions qui lui permettraient de grandir. Je ne sais pas si les classes sociales peuvent évoluer, mais j'espère que la littérature peut apporter un peu de lumière dans la vie des gens.

HD. Le film est traversé par le deuil, quel regard portez-vous sur lui ?

M. Y. Lorsque j'étais enfant, mon père nous a abandonnés. J'avais plein de questions à lui poser sans avoir la possibilité de le faire. « Pourquoi nous as-tu abandonnés ? Te manque-t-on ? Pensaient-tu que ton départ nous ferait autant de mal ? » Ces questions se matérialisent dans le film. Dans ma jeunesse, j'ai aussi perdu brutalement quelqu'un de très proche. Il faut trouver un moyen de vivre avec. Les questions que je me pose dans le film ont un lien avec ma vie.

HD. Que peuvent nous apporter ces jeunes ?



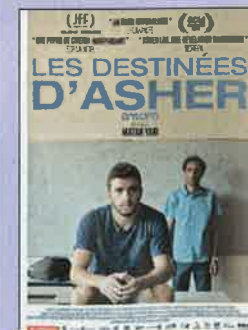
Asher (ici dans une scène avec son père) joue son propre rôle. L'adolescent a été repéré par Matan Yair lorsqu'il était son élève.

« Si ce gosse travaille sur des chantiers, cela peut-il lui servir d'étudier la tragédie grecque ? J'en prends le pari. »

M. Y. Il y a quelque chose d'effrayant dans la rage d'Asher, très présente dans les écoles en Israël. Elle fait très peur. Le film dit d'une manière très calme : « Regardez ces gamins, ils doivent gérer quantité d'émotions. Dans quelques mois, ils vont se retrouver dans ce sys-

tème oppressant de l'armée. » J'essaie de trouver les racines de cette colère et de la violence. Si on voit leur cadre familial, leurs émotions, on peut les considérer avec plus d'empathie, mieux les comprendre. Adolescent, j'ai eu l'impression de faire partie d'une famille en allant

LES DESTINÉES D'ASHER. CONFLITS DE LOYAUTÉ



Dans sa dernière année de lycée, Asher, adolescent impulsif, passe souvent à deux doigts de la correctionnelle. Mais l'implication de Rami, son professeur de littérature, lui donne l'espoir fou de réussir son bac.

Inspiré par son travail de professeur de littérature, Matan Yair — deux documentaires à son actif — s'essaye avec talent à la fiction avec ce premier long métrage. Il suit Asher, un adolescent de 17 ans impulsif et perturbateur, pendant l'année charnière du bac. Son père, en passe de se faire

opérer, veut qu'il reprenne l'entreprise familiale d'échafaudage. Rami, son professeur de lettres, tente de l'ouvrir à l'imaginaire. Mais, lorsqu'un drame survient, Asher peine à trouver des réponses à ses questions existentielles. Entre drame, film d'apprentissage et chronique sociale autour d'un lycéen atypique, le récit des « Destinées d'Asher » apparaît parfaitement maîtrisé. Ce personnage d'adolescent déboussolé, brut de décoffrage, y est sans doute pour beaucoup. Mais le parti pris de mise en scène, laissant le champ à une caméra en liberté, épaulée par la lumière splendide du directeur photographique polonais Bartosz Bienek, confère un côté solaire à cette œuvre où transpire une humanité teintée de mélancolie.

M. M.

« LES DESTINÉES D'ASHER », DE MATAN YAIR, ISRAËL/POLOGNE, 1 H30.

voir des matchs de foot. Les supporters de mon équipe criaient : « Mort aux Arabes ! » C'est fasciste, violent. Mais le crier me donnait l'impression d'être fort, de faire partie d'une entité. En prenant du recul, des années plus tard, j'ai compris d'où cela venait et j'ai pu m'en détacher.

HD. Quel regard portez-vous sur le gouvernement israélien, qui provoque des réactions très contrastées ?

M. Y. Je n'aime pas qu'on me dise, comme je l'ai déjà entendu dans des festivals : « Ce beau film n'est pas politique. Il n'est pas sur la situation entre juifs et Arabes. » Peut-être qu'un jour, je filmerai ces relations, la guerre. Les regards portés sur la situation entre juifs et Palestiniens, entre religieux et non-religieux entre Séfarades et Ashkénazes provoquent des sentiments exacerbés. Ces tensions sont partout. En Israël, nous avons beaucoup de problèmes avec le sentiment d'insécurité. Dans la rue, selon le moment, on peut se sentir en sécurité ou pas. Nous avons peur. Quand quelqu'un a peur, il devient violent. Et le film est influencé par cette violence et cette peur. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
MICHAËL MELINARD
mmelinard@humadimanche.fr